3e Année. — N° 46. 10 Mai 1885.

CE QUI EST EN HAUT EST COMME CE QUI EST EN BAS, ET CE QUI EST EN BAS COMME CE QUI EST EN HAUT

LE MAGICIEN

JOURNAL
DES SCIENCES OCCULTES
PHYSIOLOGIQUES,
PHILOSOPHIQUES ET MAGNÉTIQUES

Paraissant le 10 et le 25
de chaque mois.

ABONNEMENTS :
France un an, 8 fr.
— six mois 5 »
Union postale, un an 10 fr
— — six mois 6 .
Le numéro 40c

BUREAUX :
Rue Terme, 14.
Les abonnemts se paient d'avance.

Portraits graphologiques
Grand format......... 10 fr.
Petit format.......... 5
EXPERTISE

ENVOYER MANDATS
ET
quelques lignes d'écriture
à étudier

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont on enverra deux exemplaires. On l'annoncera s'il n'y en a qu'un.

DIRECTRICE : Mme Louis MOND,
Chevalier de l'Ordre académique Marghérita, noble patricienne de la ville de Rosarno (Italie), membre de l'Institut médical électro-magnétique de Toulouse, titulaire de son grand prix du novateur et grande dignitaire du prix Saint-Louis des Commandeurs du Midi (Toulouse), membre de l'école Dantesque de Naples et plusieurs autres Sociétés savantes, lauréat des expositions de Paris et de Lyon, etc.

Dépôt à Paris, LIBRAIRIE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE
AUGUSTE GHIO, ÉDITEUR
Palais-Royal, 1, 3, 5, 7, et 11, Galerie d'Orléans.

On s'abonne à Lyon, au bureau du journal, rue Terme, 14.
Genève et la Suisse, à l'Agence internationale, place Bel-Air, 1, et dans tous les bureaux de poste.

INSERTIONS :
Dans le courant du Journal, 1 fr. la ligne.
A la page d'annonces, 0 fr. 50 la ligne.

Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus et il ne sera répondu qu'aux lettres qui contiendront un timbre de retour.



SOMMAIRE

AVIS IMPORTANT

Dans notre prochain numéro nous commencerons une série de petites prophéties concernant chacune des années qui termineront notre siècle. Elles ont eu beaucoup de choses justes dans les années précédentes et c'est à ce titre là que nous les reproduisons. Nous commencerons par celle de l'année présente, 1885.

Feuilleton du *Magicien*. N° 7.

Dans neuf mois

Comédie en UN acte

PAR Mme LOUIS MOND (1)

PAUL

Mon gendre est grand seigneur !... hospodar de Russie !...
Il est riche à millions !... a serfs en Circassie !...
Des mines et trésors, des perles et rubis !...
Des bijoux par boisseaux !... de valeur et grand prix !...
L'Empereur le protège !... et de l'Impératrice,
On l'a fait l'écuyer !... Tout est pour lui propice !...

ELISE, du ton de la conciliation

Voyons ! c'est entendu !... Mon garçon pour nous deux...

(1) 4 septembre 1879.

LE MAGNÉTISME

MIS A LA PORTEE DE TOUS

Les Phénomènes du Somnambulisme

— Vous lui dites cependant, et parfois, des vérités un peu dures.. ..

— Qui aime bien châtie bien, et c'est parce qu'en certaines circonstances elle m'oblige à rougir de ses maladresses, que je me permets de lui crier gare, en lui montrant par où elle pèche. De ma part, c'est dévoûment à son prestige, que rien ne tend à effacer comme le ridicule de certains de ses jugements. Si elle m'en veut, tant pis pour elle, car ses fautes et mes écrits resteront, les deux plaidant contre elle dans l'histoire. Qu'elle soit juste et équitable, logique et rationnelle en ses actes, et ma plume n'aura plus que des éloges et de l'encens à lui donner ; car, ce que je combats dans mes polémiques de chaque jour, ce n'est pas la science officielle elle-même, mais bien les petits travers et ridicules dont elle s'affuble, croyant chausser le cothurne de l'impécabilité. Mes aveux faits, reprenons.

— J'allais vous en prier.

— Des deux forces qui composent l'agent magnétique, la première vient d'en haut, la seconde d'en bas, et toutes deux portent sur le point d'où elles partent : *l'entente vraie du magnétisme*, le secret de ses phenomènes, se trouve là.

— Je commence à vous comprendre.

— La vie somnambulique se passant donc tout entière dans le monde sublunaire, *son monde à lui*, et, en même temps, *milieu interdit* à l'esprit, *personnalité du monde intellectuel*, et au corps matériel, *personnalité du monde terrestre*, et il n'est que naturel à ces derniers de ne point se souvenir de ce qui s'est passé pendant qu'ils dormaient puisque c'est inertes et toutes facultés éteintes qu'ils y ont assisté : qui de nous peut bien dire à son réveil ce qui s'est passé pendant son sommeil ? Tout, *dans le somnambulisme*, se passe donc en dehors d'eux et pendant que les sens, qui leurs sont propres, sont abstraits et sans action possible, et, si parfois, leur sommeil était incomplet, il leur en reste comme une réminiscence, comme un souvenir vague et tronqué, ce n'est qu'une sorte de mirage que le sujet repousse à titre de rêve ou d'hallucination.

— D'où cela vient-il ?

— Du déplacement des organes, lequel vient, lui, de la dilatation du corps sidéral, laquelle, à son tour, déplace les facultés du sujet et en étend le siège au loin : qu'on tire à soi la manche de son habit et le coude n'y est plus à sa place ; qu'on allonge son bas outre mesure et le talon en remonte dans la jambe ou en descend dans le pied. Le dilatement fluidique du corps sidéral se comprend donc très bien à l'aide des exemples que je viens de vous donner.

— Me voilà édifié à ce sujet : dans le somnambulisme, c'est le corps sidéral qui veille, le corps sidéral qui voit, le corps sidéral qui ressent, et ce sont les deux autres, *intelligence et corps matériel*, qui dorment; ce qui est tout l'opposé de ce qu'on a cru jusqu'à présent.

— Parce qu'on n'a pas compris le somnambulisme et qu'on a cherché ses effets en dehors de sa cause; ce qui fait que depuis plus d'un siècle chacun tâtonne dans son

PAUL

J'ai dit c'est une fille, et je veux ce que je veux !...

ELISE

Moi, j'ai dit un garçon !...

PAUL

Et moi, c'est une fille !...

ELISE

Je n'en sortirai pas !...

PAUL

Je maintiens, c'est l'estampille !...

ELISE

Alors, séparons-nous !...

PAUL

J'acquiesce des deux mains !...

(A Elise)

A quand votre départ ?...

ELISE

Quand donc par les chemins
Prendrez-vous vos ébats ?... J'ai soif de solitude !...

PAUL

Je vous suis obligé de la sollicitude !...
Mais, moi, je reste ici...

ELISE

Vous, monsieur ? Non... mais moi...

PAUL

Il serait beau, vraiment, que vous fissiez la loi !...

ELISE

J'ai le droit de rester !...

PAUL

Je suis chez moi, madame !...

ELISE

Et moi chez mon mari !...

PAUL

Vous n'êtes plus ma femme !...

opinion personnelle sans trouver de point de repère qui soit commun à tous.

— A ce sujet là, vous avez dû en lire et en entendre de belles ?

— D'énormes !

— Et cela ne vous heurte pas?

— Cela m'enseigne.

— Ceci est un peut fort: trouver une leçon dans une erreur ! Voudriez-vous bien me dire comment?

— C'est bien simple : ce qui est erroné me donne envie de connaître la vérité ; et je cherche... C'est ainsi que j'ai découvert une bonne partie des vérités dont j'ai fait le canevas de mon enseignement. L'ombre indique la lumière et la lumière est toujours derrière l'ombre : quand donc je vois celle-ci, je me dis que l'autre est à côté ; je fais un détour et je l'aperçois !

— Oui, la loi des deux principes : le mal équilibrant le bien, le vice, la vertu, la matière, l'esprit, et, entre les deux, l'intelligence ou point central qui les équilibre. Comme je vais chercher, maintenant que j'ai votre secret !

— En attendant que vous trouviez, reprenons la leçon interrompue.

— Interrompue, non, mais diversifiée. Je vous écoute!

— Nous avons dit que dans le somnambulisme c'était le corps sidéral qui veillait, voyait et ressentait pendant que les deux autres dorment et sont comme annihilés dans le mouvement général de l'individu ; et il veille parce que la puissance qui endort les autres est celle qui le vivifie. Il voit parce qu'il a en lui l'attraction des formes, il ressent parce qu'il est en sympathie avec la nature entière, et que d'un bout à l'autre de cette dernière, tout s'attire et correspond. Il peut, comme nous l'avons déjà dit, s'allonger et montrer à distance : *s'allonger en se dilatant, se montrer à distance par le fait de son principe lumineux* ; clarté qui s'illumine dans son monde propre tout en illuminant autour de soi. Il peut s'allonger et voir à distance, mais il ne va pas où on l'envoie, il appelle, *devant l'imagination de son miroir à lui*, les images qu'on lui demande, les sons qu'il doit entendre, les sensations qu'il doit éprouver, etc.; car il est le principe vital de notre être, celui qui est en rapport avec tous les mouvements de la nature. Grâce à sa flexibilité, il peut s'étendre et allonger, mais non se séparer du corps matériel dont il est, non une partie intégrante, comme certains le disent, mais l'âme et la vie Il n'y a pas dédoublement de l'être, puisque les points de jonction existent toujours, mais momentanée des deux principes.

— Comme si, par exemple, la coiffe de mon chapeau y était attachée par trois cordons de caoutchouc et, que la prenant d'une main et le chapeau de l'autre, je l'éloigne de ce dernier de toute la distention que je donne aux cordons : ceux qui ne voyaient pas la coiffe, quand elle était dans le chapeau, la voient très bien alors, *s'ils sont à même de le faire*, et cette coiffe qui n'a que la forme du chapeau, quand elle est en lui, prend toutes celles que l'on veut lorsqu'elle est hors de lui.

— On ne saurait mieux rendre la chose, et je vous félicite dans votre démonstration !

— Vous expliquez si bien que ce serait une honte de ne pas comprendre.

— Une autre question qu'il nous faut trancher en passant, parce qu'elle relève du même principe, c'est celle du danger qu'on fait courir aux somnambules en les réveillant trop brusquement. Ils sont de deux sortes : celui qui résulte de la secousse qu'on leur imprime et celui qui leur

---

ELISE, allant pour s'asseoir

Alors, nous restons tous les deux...

(revenant)

Et puis l'enfant ?...

PAUL

Nous allions l'oublier !...

ELISE

Tu sais !... je te défends !...

PAUL, riant

Ah ! oui !... pas de garçon !...

(prenant sa main qu'il passe sous son bras)

Mieux que cela, ma belle !...
Nous les aurons tous d'eux...

ELISE, joyeusement

Alors, plus de querelle...
Mais bien un seul avis... les aimer tous les deux...

PAUL

Allant de l'un à l'autre... Oh ! qu'on doit être heureux !...

ELISE

Tu me prêtes ta fille... et moi, dans ma tendresse,
De mon tout beau garçon... Je te fais la largesse.
Il t'aime et te chéris... te donne large part
Dans ses baisers d'enfant...

PAUL

Ma fille à ton égard
En agit tout de même... elle a mes préférences...
Mais, je dis qu'en ton fils... là, sont mes espérances...

ELISE

Chacun reprend son bien... son amour... son trésor...
Pour l'aimer à nouveau... pour le prêter encor...
Et le frère... et la sœur... faisant ainsi la chaîne...
Nous ferons nous aimer, sans querelle ni haine...
Tu seras plus patient et facile avec moi....
Je serai moins grondeuse et despote envers toi...
Je céderai pour lui... tu plieras pour elle...
Et la paix nous sera par ainsi plus fidèle...

PAUL, l'embrassant

Embrasse-moi bien vite... et mettons à neuf mois...
D'être sinon les quatre, au moins le nombre trois !...

FIN.

fait perdre l'équilibre de l'heure en les faisant passer brusquement du sommeil au réveil. Celui qui, les yeux fermés, danserait, pendant qu'il dort, sur une corde tendue au-dessus d'un gouffre, roulera dans ce dernier si on le rappelle brusquement à la réalité; il était sans appréciation du danger, on l'y rappelle brusquement, et la crainte qu'il en ressent l'attire au fond de l'abîme ouvert sous ses pas; car ce n'est pas de l'instinct que naît le vertige, puisque les animaux en sont exempts, mais de l'esprit et du raisonnement, puisque l'homme y est sujet et que lui seul raisonne; distinction tout à l'appui de ce que je vous ai dit être : *que ce n'était pas l'âme ou esprit qui veillait dans le somnambulisme, comme on le croit généralement trop, mais bien l'instinct, principe intermédiaire de notre être.*

— Je crois qu'il me serait maintenant difficile de le comprendre autrement, tant vous mettez les points sur les i, et élucidez toute question.

— Avant de reprendre notre disgression, pourriez-vous me dire pourquoi je vous ai dit trois cordons et non tout autre nombre.

(*A suivre*).

ETUDES PHYSIOLOGIQUES

faites au jour le jour

I

Préambule

Pour être agréable à nos lecteurs et faire diversion avec le reste, nous allons leur donner quelques études physiologiques tirées d'*Adamantius*, auteur grec du quinzième siècle : ce à quoi nous allons les initier est le moyen de connaitre les gens à première vue et sans que celui qu'on étudie puisse s'en douter; car il est de toute urgence que ceux que l'on prend ainsi d'assaut l'ignorent sans quoi ils chercheraient à se contrefaire et se montrer autres qu'il ne sont.

Ce que nous entreprenons, n'est donc ni un traité, ni un cours, mais de simples études que chacun pourra collectionner en sa mémoire, car nous n'y avons, ni système, ni méthode; ce sont des observations recueillies et que nous donnons telles que nous les trouvons.

Quant à ce qui est du lecteur, il ne lui faudra, pour arriver, qu'un peu de mémoire et d'observation, — qu'un peu de mémoire, car nous ne donnerons qu'un trait ou deux à la fois, qu'un peu d'observation parce que son travail se réduira à confronter les traits les uns avec les autres pour savoir si ces derniers sont plus dans ce sens-ci, que dans ce sens-là ou plus dans ce sens-là que dans ce sens-ci; ce qui n'est ni grave ni difficile en soi. Et, ne voulant pas le faire attendre, nous commençons.

La Rédaction.

II

Généralités

Un visage dont l'expression se montre abstraite, dit un homme rêveur et de bon jugement.

Celui qui, au repos, semble méditer une méchanceté, dit un homme capable de cette dernière.

Ceux qui ont l'air en colère sans y être, disent qu'ils ont l'habitude de s'y mettre.

Les hommes qui ont les types de la vieillesse tiennent de cette dernière pour les défauts et qualités. Il en est de même pour ceux qui paraissent plus jeunes que leur âge; ils ont les qualités et défauts de l'âge qu'ils paraissent.

Toute ressemblance avec un animal indique chez l'homme les tendances et instincts de ce dernier.

Ceci ne sont que des traits généraux faits pour indiquer le mouvement de la science.

Maintenant, parlons des yeux.

Adamantius.

III

Des yeux

Les yeux humides et clairs comme l'eau d'une source vive sont les marques d'un bon naturel : ceux des enfants sont de cette sorte. Les grosses prunelles témoignent de la stupidité, les petites de la finesse et de l'inclination au mal. Parmi les animaux : les serpents, les rats d'Inde, les singes et les renards les ont petites; et, avec eux, toutes les bêtes malfaisantes. Au contraire, ceux qui sont excessivement stupides de leur naturel, comme les brebis et les bœufs les ont fort grosses. Ceux qui ont l'esprit tel que les gens de bien doivent l'avoir, les ont d'une grosseur proportionnée au reste des yeux. Lorsqu'elles ont des circonférences inégales, l'injustice et la malice règnent au cœur de ceux qui les ont de cette sorte ; comme on a la justice et la bonté lorsqu'elles sont égales. Ceux qui ont à l'entour de leur prunelles comme des cercles enveloppés les uns dans les autres, à l'instar de ceux qui sont agités d'une violente inquiétude, sont méchants d'ordinaire. Si, outre ces mauvais signes, il y paraît des nuages obscurs, verdâtres ou bleuâtres, cela dénote un esprit agité par toute sorte de maux et de fureur. S'il n'y paraît point de nuages et que les cercles dont nous venons de parler, tournent autour de la prunelle, il faut les considérer dans leur mouvement. S'ils tournent toujours comme sur un même essieu, s'ils vont et viennent sur eux-mêmes, ceux qui les possèdent sont sur le point d'exécuter un mauvais dessein, assassinat ou tel crime qu'on voudra. S'ils vont en rond, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre et que dans cette agitation ils s'arrêtent et reprennent, cela veut dire que celui qui les remue de cette sorte n'a encore rien commis de mal, mais qu'il songe au moyen d'en commettre et brûle du désir d'assouvir ses mauvaises passions, mais qu'il en est empêché par crainte ou par paresse (1).

La Rédaction.

---

(1) Pour éviter à nos lecteurs les longueurs et les difficultés du style de jadis, nous transcrivons, autant que faire se peut, dans celui de notre époque ; mais sans toucher à l'originalité de l'œuvre que nous maintenons intacte.

LA LOI DES NOMBRES

O, 14. - L'Ange de tempérance.

« Bénédiction de Noé, le quatorzième jour de la lune. A ce jour préside l'ange Cassiel de la hiérarchie d'Uriel. »

Ce jour est heureux puisqu'il est un jour de bénédiction et, comme Noé est regardé comme le père de la famille humaine, puisqu'il est le seul des descendants d'Adam qui se soit sauvé sain du déluge, il est un jour heureux pour l'autorité des parents, tuteurs, maîtres et enfin de tous ceux qui sont appelés à régner sur les autres, n'importe le titre et la position. De même, et par la raison que tout mouvement est double, il est malheureux pour ceux qui s'élèvent contre l'autorité de ces derniers ou manquent au respect qu'ils leur doivent. Quant à l'ange Cassiel de la hiérarchie d'Uriel, Eliphas Lévi ne disant pas ce qu'il est, nous attendions que l'astrologie nous le dise.

L. MOND.

Où trouver le bonheur ?

10[me] Concours ouvert par la société des Chevaliers-Sauveteurs de Nice.

N° 11, Mention honorable, M[me] L. Mond.

Où trouver le bonheur? nous disent les instigateurs du Concours : DANS L'ACQUIT DE SA CONSCIENCE, leur répondons-nous; *et là seulement.*

Nous disons mieux, qui ne sait pas le trouver là, ne le trouvera nulle part, car le bonheur est, selon nous, cette quiétude et tranquilité de l'âme que les plus grands revers ne sauraient atteindre.

Mais, nous objectent nos interrogateurs, le plaisir, la fortune et la gloire ne sont-ils pas bonheurs? il nous semble, cependant...

Le plaisir n'est qu'une lassitude qui traîne l'ennui après elle, qu'un leurre composé de fallacieuses promesses, de déceptions plus ou moins difficiles à accepter; et, plus on en prend, plus on en veut, et, plus on en veut, plus on en éprouve la lassitude, le besoin de calme et de repos se faisant sentir plus vivement, de jour en jour, à celui qui en jouit.

Le plaisir énerve, chacun le sait, et il affaiblit toute sensation chez l'homme, rendant ce dernier rebelle à celles du cœur: du bruit..., du changement... de l'agitation.... voilà ce qu'il lui faut, à lui plaisir, voilà ce qu'il demande; du repos... de la quiétude... du calme.. voilà ce que le bonheur veut, voilà ce qu'il réclame, et les émotions douces et intimes, ont mille fois plus de prix pour lui que les agitations énervantes des fêtes et festins; et comme les deux ne peuvent s'entendre, il s'en suit que le plaisir est l'antipode du bonheur auquel il tourne le dos. En parlant ainsi, nous l'avons déjà dit, nous visons le bonheur effectif, celui dans lequel l'âme se complet et se recueille.

Qui a goûté du plaisir dans l'entraînement de sa folle ivresse, en veut encore, et le temps qu'il passe sans en prendre, se traîne, pour lui, dans le vide et le désœuvrement d'une vie morose et alanguie.

Qui en a trop joui, passe à la satiété et au dégoût de la vie, souvent même au suicide ; par lassitude et fatigue de soi-même. Il n'est donc pas le bonheur et le bonheur n'est pas en lui.

Quant à la fortune, elle n'est, par elle-même, qu'un souci qui tourmente et préoccupe, qu'une préoccupation qui fatigue; car, il faut le dire, si elle a ses jouissances, de même elle a ses peines et ses tracas : nous savons si peu l'utiliser au profit de tous, et nous en mésusons si généralement au profit de notre intérêt seul !

Quel est cet homme qui toujours songe et sourit à peine ?

Un de nos plus gros capitalistes. Il entasse l'or dans sa caisse comme un autre les cailloux dans un coin de son jardin, et son portefeuille regorge de bank-notes de tous pays. Grâce à cet or, grâce à ces bank-notes, il a le luxe d'un nabab et tout ce que ce luxe a de somptuosité comme table, ameublement, etc., se retrouve chez lui : ses salons fourmillent de célébrités littéraires et artistiques, de hauts fonctionnaires et de princes de la science, de puissants capitalistes, comme lui, et de notabilités de tout genre.

Pourquoi, alors, puisque tout lui sourit et lui vient en aide, cet air sombre et préoccupé?

Parce qu'une spéculation qu'il vient de tenter se trouve arrêtée dans son essor, qu'il y a engagé une partie de ses fonds et qu'il craint pour ces derniers. Si ses calculs étaient faux.. s'il s'était trompé sur la capacité de ceux qui mènent l'affaire, ce serait une atteinte à sa réputation d'homme infaillible... ce serait une brèche faite à son crédit... ce serait... Donc il n'en dort pas ! donc il a peur ! et son esprit, angoissé de crainte, se débat haletant dans l'idée qui le tenaille.

La valeur sur laquelle il a joué à la hausse est en baisse... celle sur laquelle il a joué à la baisse est en hausse.... dès lors il redoute, si ce n'est la ruine, du moins l'échec, et il ne vit plus !

La grêle est tombée sur ses domaines... ses granges ont brûlé... ses fermiers, ses locataires ne le payent pas... il marie sa fille et il lui faut la doter... son fils a fait des dettes qu'il faut payer... et mille autres soucis, mille autres contrariétés qui entrent en lui comme des tenailles de torture !

Est-il jaloux, c'est un autre qui lui enlève l'affaire qu'il convoite et désire le plus... est-il avare, c'est sa femme qui a le goût de la dépense... son gendre qui jette l'argent par la fenêtre et au secours duquel il faut venir, s'il ne veut voir sa fille et les enfants de cette dernière jetés sur le pavé... etc.

Député ou sénateur, c'est sa conscience qui se révolte

parce qu'il oublie ses promesses ou ne vote pas selon l'esprit de justice... C'est enfin l'administration de ses grands biens, *préoccupation constante*, qui ne lui laisse ni trève ni repos !

Cet or qu'il entasse et accumule, à plaisir, est comme un remords qui vit en lui ; c'est la misère du pauvre qui souffre dans son opulence, tout le bien qu'il pourrait faire, et qu'il ne fait pas, lui étant une responsabilité qui croit et grandit en pesanteur sur sa vie à mesure qu'il entasse — *à titre de superflu* — ce qui n'est bien que le pain des autres et lui serait honneur s'il savait l'utiliser en œuvres philanthropiques.

Mais il fait l'aumône et s'agenouille sur les dalles de l'Eglise !

L'aumône qui n'est pas l'aide au travail avilit celui qui donne tout autant que celui qui reçoit, et la prière est sans fruit quand elle n'acquitte pas l'homme avec lui-même : ne saurait être l'élu de Dieu qui ne sait pas s'oublier dans le salut des autres !

Alors ?

Alors, la fortune, comme le plaisir, n'est qu'un bonheur aléatoire, hérissé d'épines et sans solidité durable, s'il ne porte sur l'acquit de la conscience, seule base assurée du contentement de soi-même.

(à suivre).

L'ESPRIT DES LÉGENDES

tirées des évangiles apogryphes et empruntées aux ouvrages d'Eliphas Lévy

Numéro 2

« Il y avait alors dans la tribu de Juda, un bon vieillard nommé Joseph, charpentier de son état, homme veuf et père de plusieurs enfants, grand travailleur, bien que médiocrement habile, simple dans ses pensées, mais équitable dans ses jugements, ce qui l'avait fait surnommer le juste, le véritable modèle de l'homme du peuple, le type du vrai prolétaire.

C'est à lui que devait être confié la Vierge, parce que le pauvre peuple sait ce que coûte la famille et comprend mieux que personne la sainteté du foyer, la pureté d'une jeune fille et la dignite de la mère.

Joseph, donc, croyant entendre sonner les trompettes du Temple, qui annonçaient la quatorzième année depuis la naissance de Marie, jeta la hache et vint à Jérusalem.

Là se trouvaient des jeunes gens de toutes les tribus qui désiraient la beauté de Marie ; tous songeaient à la joie qu'ils auraient de la posséder ; Joseph pensait au bonheur d'être son ami et de travailler pour la nourrir en la laissant maîtresse d'elle-même.

Le grand-prêtre dit aux jeunes gens : prenez en main des baguettes, et celui dont la baguette fleurira et sur la tête duquel la colombe se portera, celui-là sera l'époux de Marie.

Mais, lorsque Marie regarda, elle ne trouvera fleurie la baguette d'aucun de ses prétendants, qui voulaient devenir ses maîtres, et la colombe ne trouva pas où se poser.

On appela alors, par dérision, le vieux Joseph qui se tenait à l'écart, et ce fut lui qui eût la baguette fleurie.

Alors la colombe se posa et Marie lui tendit la main.

Joseph lui dit :

— Comment le Seigneur m'a-t-il choisi pour être votre époux ? car je suis vieux et j'ai de grands enfants.

Marie lui dit :

— Vous êtes juste et vous n'opprimerez pas la vierge que Dieu vous confie. J'ai promis à Dieu que je ne serais pas la servante d'un homme, servez-moi de père.

Car tous ces jeunes gens qui sont ici me désirent sans m'aimer, et je ne consentirai jamais à l'outrage de leurs désirs.

Joseph lui dit :

— Qu'il en soit ainsi, et il l'emmena dans sa maison à Nazareth, où il la laissa et retourna travailler à Capharnaüm.

Or, Marie était de race royale et sacerdotale et elle apporta en dot à Joseph l'hérédité de la royauté et du sacerdoce.

Ainsi, pour avoir compris la dignité de la Vierge et s'en être fait le protecteur, le simple ouvrier devint prêtre et roi, et le monde changea de maîtres.

Car Marie n'avait choisi pour son gardien, ni un prêtre, ni un roi, mais un pauvre vieux charpentier nommé Joseph, et cela parce qu'il était juste.

Et ce fut là le commencement de ce royaume de justice qui, malgré tous les efforts des méchants, s'établira enfin sur terre. »

Nous trouvons, alinéa deux, que lorsque la vertu meurt au sein d'une société, c'est dans le peuple et parmi les travailleurs qu'elle se conserve.

Alinéa quatre : les grands, pris dans leur masse, car il y a des exceptions partout, vivent pour eux seuls, cherchant leur satisfaction en toutes choses, et, si l'on veut du dévouement, il faut le chercher en bas.

Alinéas suivants : les actions de ceux qui ne pensent qu'à eux, sont stériles et sans valeur dans l'existence commune. Le bonheur véritable ne peut être vivant avec eux. Ce n'est, ni la richesse, ni le pouvoir, qui font la valeur de l'homme, mais son honorabilité ; et le monde change de maître chaque fois que celle de ses peuples change de main.

Avec le Christ, le monde a changé de maîtres parce

qu'avec lui l'esprit des masses s'est renouvelé, et il s'apprête à en changer encore, parce qu'à l'heure présente, l'esprit des masses se renouvelle, en dépit des efforts fait pour le retenir en place. Il suffit de regarder pour voir que les pharisiens de jadis n'étaient autres que les conservateurs de l'heure; comme les conservateurs du jour ne sont autres que les pharisiens de l'époque ; les premiers ont échoué dans leur œuvre de conservation, les seconds échoueront de même, parce que le temps ne recule pas sur sa base, et que toujours l'œuvre achevée doit faire place à celle qui commence.

Le royaume de justice, c'est la loi de confraternité établie en principe et laquelle doit régner, quand son heure sera venue, malgré les efforts faits pour l'empêcher d'arriver: Aimez-vous les uns les autres, a dit le Christ en l'inaugurant, et le jour où ceux d'en haut tendront la main à ceux d'en bas, qui la prendront, le royaume de justice sera accompli, et l'humanité aura fourni son cercle de vie. Ce n'est pas nous qui le verront.

(*A suivre*).

CHEZ LE VOISIN

ACADÉMIE MONT-RÉAL DE TOULOUSE

Grand Concours international de 1885

Le Concours annuel, organisé par l'Acadmie Mont-Réal, sera ouvert — *pour toute l'Europe* — à dater du 1er mai 1885 et clos le 1er septembre de la même année. — 1re Section : Poésie, sujet imposé, de *cent vers au plus* : Ode à André Chénier. — 2e Section : Poésie, sujet libre, de *quarante vers au plus*. — 3e Section : Prose, sujet imposé, de *deux cents lignes au plus* : Eloge de Racine. — 4e Section : Prose, sujet libre, Nouvelle de *cent cinquante lignes au plus*.

Il sera décerné, dans les quatre sections ci-dessus, un nombre d'environ trente prix, douze accessits et cent mentions de 1re 2e et 3e classe, avec diplôme spécial.

Conditions du Concours. — Envoyer avant le 30 août 1885, les manuscrits, *très lisiblement écrits* sur le *recto* de chaque page, à M. Albert Mailhe, président fondateur, 12, place Rouaix, à Toulouse, Haute-Garonne, France. Joindre aux manuscrits : 1° un pli cacheté renfermant le nom de l'auteur et portant à l'extérieur une devise reproduite en tête du sujet ; 2° un numéro désignant la section dans laquelle l'envoyeur désire concourir, et 3° un franc en timbres-poste, pour droit d'inscription.

Les membres titulaires de 1re classe et Correspondants de l'Académie sont affranchis de ce droit. — Toutes pièces renfermant des allusions politiques ou religieuses seront rigoureusement exclus des concours. — La distribution solennelle des récompenses est fixée au 1er novembre 1885. — Un avis antérieur fera connaître aux intéressés le résultat de ce Concours et leur situation vis-à-vis de l'Académie.

Des récompenses particulières seront accordées à MM. les Correspondants de l'Académie qui se seront le plus signalés dans la propagation du présent Programme.

« . . . . »

Ceux de nos lecteurs qui voudraient un programme contenant la répartition des prix offerts par ladite Académie, peuvent nous le demander; nous le leur enverrons avec le prochain numéro.

Avec l'annonce du Concours, Mme L. Mond a reçu le diplôme d'une mention de deuxième classe de la même académie.

BIBLIOGRAPHIE

Sonnets de Pétrarque, traduction libre par L. Jehan Madelaine, première série, prix 2 fr. Chez Fischbacher, 33, rue de Seine, Paris. — Petite brochure in-12, coquette, gracieuse et imprimée sur papier fort, les pages encadrées dans un filet bleu. Ce que l'auteur a voulu en l'écrivant, ce qu'il a cherché avec soin, et trouvé avec succès, empressons-nous de le dire, c'est la pensée intime de Pétrarque, ce sont les vibrations de son âme, celles de son cœur, comme aussi la mélodie propre à rendre ces dernières : faire des vers est facile à qui manie la plume dextrement ; mais les empreindre du souffle de la muse est autre chose et, nous le répétons, notre hardi traducteur a su trouver en lui la note ardente et vraie dont l'amant désolé de Laure revêtait ses accents, chose plus ardue qu'on ne le croit. C'est donc en dehors de toute flatterie que nous félicitons notre cher collègue — M. L. Jehan Madelaine est le directeur du *Biographe*, — sur l'œuvre qu'il a menée à si bonne fin, et notre esprit d'indépendance et vérité est assez connu pour qu'il n'ait pas à mettre en doute la sincérité de nos appréciations.

Nous rappelons à nos lecteurs que la deuxième série des poèmes du Cœur, poésies de Mme Marie-Edouard Lenoir, rédacteur en chef du *Biographe*, se trouve à la même librairie, rue de Seine, 33, et, avec elle, toutes les œuvres de l'auteur, à la villa des Ombrages, à Marignac (Gironde).

Cocasseries

Mlle Mignonne revient de la campagne avec papa et maman; Mlle Mignonne n'a que trois ans et ses petits pieds sont d'autant plus las qu'on marche sur la grande route pleine de poussière. Une station de tramways est en avant, père y court pour être sûr d'avoir des places pour rentrer en ville. Notre Mignonne qui n'a plus qu'une main pour lui aider à marcher, prie maman de la porter ; mais celle-ci qui est à son septième mois de grossesse, lui démontre qu'elle ne peut le faire.

— Eh ! bien, lui répond notre fillette, *ne porte que mes pieds et puis je marcherai bien !...*

Monsieur est maire de sa commune, mais il craint d'être dégommé aux élections qui vont avoir lieu ; madame a une robe à se faire et elle la montre à une de ses amies, après avoir discuté le pour et le contre de la réélection de son mari.

— Elle est ravissante !... Comment la faites-vous faire ?

— Je ne sais...

— Comment, vous ne la feriez pas ?

— *Si je ne suis plus rien, à quoi bon !*

CORRESPONDANCE

Bl. fr. — Votre sujet a vu très juste et les choses se sont passées comme il les a dites; faites-lui nos compliments. Nous comptons sur une seconde séance?

Ed. — Nous nous inclinons et félicitons du même coup! Sitôt que nous aurons un instant, nous vous enverrons le suivant; en attendant, nos amitiés.

C. S, — Nous sommes en retard avec vous, mais le départ de nos *chenapans* nous a mis force besogne sur les bras et il faut se mettre à niveau. Vous passerez un des premiers. Nos souveuirs pour vous et pour *pour notre serviteur* M. le docteur P.

Nice. — Arrivés à bon port. Nos remerciments et souvenirs empressés.

Le Gérant : J. GALLET.



Lyon. — Imp. J. Gallet, rue de la Poulaillerie, 2.